

Pierre-Yves GOMEZ



LA LIBERTÉ NOUS ÉCOUTE

POUR UNE
ÉCOLOGIE HUMAINE

ENTRETIEN

Quasar

Pierre-Yves Gomez

La liberté nous écoute
Pour une écologie humaine
Entretien avec Claire Villemain

Quasar

Conception couverture :
© Christophe Roger

Photo couverture :
© François-Régis Salefran

Composition : Soft Office (38)

ISBN : 978-2-36969-009-2

© Éditions Quasar, 2013
89, bd Auguste Blanqui – 75013 Paris
www.editionsquasar.com

Composition : SoftOffice (38)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur « *la guerre de tous contre tous* », comme disait Thomas Hobbes. Mais pour qu'une société fonctionne, elle a besoin que, d'une façon ou d'une autre, les hommes *prennent soin les uns des autres*.

C'est du sentimentalisme !

Non, c'est du réalisme. Aristote notait déjà que « *sans ami, nul ne voudrait vivre* ». Non pas pour passer de bonnes soirées ensemble mais parce que sans amitié la société serait impossible. Même ceux que l'on considère comme les pères du libéralisme moderne et de la rationalité économique, comme Adam Smith ou John Stuart Mill, ont souligné avec force l'importance de la sympathie entre les citoyens pour qu'un marché existe et pour qu'une société fonctionne... La bienveillance entre ses membres est la condition indispensable de la vie en communauté.

Qui oblige les hommes à cette bienveillance mutuelle ?

De manière originelle, la bienveillance est fondée sur l'initiative personnelle : on prend soin de l'autre parce qu'on désire le faire. Par exemple, je m'occupe de mon père, de mon enfant ou de mon voisin malade alors qu'aucun intérêt économique ni aucune obligation ne me le prescrit. Je ne serai ni payé ni contrôlé pour cela. Je prends moi-même l'initiative de créer cette relation. Ce type de bienveillance est motivé par l'affirmation de mon identité. Chaque homme décide – ou non – de tisser des liens de ce type : avoir des amis, rendre des services à un collègue de travail, accueillir des nouveaux venus dans l'entreprise, transmettre une expérience à un plus jeune, mettre gratuitement des informations sur Internet, s'occuper d'une association ou d'un bureau de vote... C'est une bienveillance volontaire que j'appelle *la civilité*.

Mais on peut aussi être malveillant envers son voisin ou son

collègue de travail !

Oui, il s'agit alors de l'incivilité, le contraire de la bienveillance volontaire. Pour la limiter, pour contraindre les hommes à être bienveillants entre eux, des mécanismes ont été inventés. Le droit d'abord : des lois, des normes et des règles applicables à tous les membres d'une même société codifient ce qu'il faut faire pour prendre soin de l'autre, ce qui est exigé et ce qui est interdit. La bienveillance est alors motivée par l'obligation. Par exemple, si je ne prends pas soin de mon voisin alors que je sais qu'il est malade, je risque de tomber sous le coup de la loi pour non-assistance à personne en danger. Un employé fait attention à ce qu'il vend à son client parce qu'il est soumis à un code du commerce, des normes de production et des règles professionnelles qui l'y contraignent. Le patron, lui, prend soin de son ouvrier parce que le code du travail l'y oblige.

Et le second mécanisme ?

C'est l'économie : on prend soin de l'autre parce qu'on est rétribué pour le faire. La bienveillance envers autrui est alors motivée par l'intérêt. C'est le cas, par exemple, du voisin qui me rétribue comme garde-malade, d'un employé qui sert son client parce qu'il est payé pour cela, ou du patron qui s'intéresse à son salarié parce qu'il craint qu'il ne parte chez le concurrent...

Puisque ces deux mécanismes forcent les citoyens à être bienveillants, est-ce qu'on peut encore parler de bienveillance ?

De bienveillance *artificielle*. Lorsque l'initiative personnelle est absente, les règles de droit et l'économie viennent compenser le vide. Ou, pour le dire autrement, si les hommes étaient spontanément bienveillants les uns envers les autres, s'il n'y avait aucune incivilité entre eux, il n'y aurait besoin ni d'ordre juridique ni d'ordre économique. Ce serait une société du

partage volontaire et du respect mutuel librement consenti. Mais ce n'est pas ce que l'on observe... Le droit et l'économie codifient donc nos manières d'agir pour nous conduire à être, malgré nos limites, bienveillants envers les autres. Et un certain équilibre entre la bienveillance volontaire et la bienveillance artificielle permet de vivre paisiblement en communauté.

Dans ces conditions, en quoi la société menacerait-elle la liberté de l'homme, comme vous le disiez précédemment ? Vous décrivez un monde plutôt agréable et respectueux de l'être humain...

Et il peut l'être. Mais les choses se gâtent au fur et à mesure que la civilité s'efface : l'économie et le droit prennent alors le dessus et imposent aux hommes toujours plus de règles pour vivre ensemble. On ne prend plus soin des autres *que* par obligation ou intérêt. Les normes juridiques et économiques prescrivent comment l'homme doit agir en toutes choses pour faire société. C'est ainsi que l'homme finit par devenir comme la créature de la société.

Pourquoi la civilité s'effacerait-elle ? Pourquoi les hommes ne prendraient-ils pas spontanément soin les uns des autres ?

Parce que l'homme perd confiance en la capacité de l'homme. Il ne croit pas à sa disposition à être bienveillant. Une culture du doute se développe dans la société. Elle suspecte l'homme d'être motivé par des désirs obscurs, des pulsions égoïstes ou des calculs cyniques. Elle l'éduque sur la base de ce réquisitoire que les maîtres du soupçon, Marx, Freud, Nietzsche puis les auteurs de la postmodernité, ont dressé depuis des décennies. La bienveillance volontaire tend à passer pour une anomalie : être bienveillant, c'est être naïf – un « bisounours », comme on dit – ou être intéressé... Donc méprisable. Dans la société

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Y aura-t-il des ponts entre les Laboratoires de la bienveillance et les Ateliers d'humanité ?

Bien sûr. Les uns et les autres doivent s'alimenter, se croiser, se nourrir mutuellement. Le Courant a besoin de praticiens et de théoriciens solides. Ceux qui nous rejoindront travailleront ensemble. L'Écologie humaine, c'est aussi cela. Elle s'épuiserait si elle restait trop intellectuelle ou, au contraire, si elle ne se fondait que sur les bonnes pratiques. Ce doit être un courant, quelque chose que la vie quotidienne et la vie des idées vient alimenter et grossir.

C'est un immense chantier...

Oui, car la société dans laquelle nous vivons est un immense chantier. Mais nous l'abordons joyeusement, avec l'espérance de ceux qui savent que participer, c'est commencer à transformer le monde.

Justement, qui peut participer à ce courant ?

Tous ceux pour qui la liberté de l'homme signifie quelque chose, dans l'esprit que nous avons évoqué durant cet échange. Vous voyez que l'entrée dans ce courant elle-même est placée sous le signe de la liberté. Et partout où se trouvent des hommes qui veulent vivre libres, ils peuvent nous rejoindre et créer des noyaux d'écologie humaine.

Un des sujets concerne l'engagement politique. Est-ce à dire qu'il pourra y avoir des implications politiques ?

Laissons jaillir un courant au service du politique, de l'économie, du social, de la recherche scientifique, de ceux qui veulent penser et agir à partir de l'homme. Et que ceux qui participeront à ce mouvement montrent autant par leurs réflexions que par leurs témoignages de vie comment le souci de

l'être humain peut motiver les décisions politiques, économiques, médicales, sociales, techniques, environnementales ou artistiques.

Donc pas de liste « Écologie humaine », de candidats, de programme ?

Non. En même temps, ne soyons pas naïfs : l'avenir de la société se joue aussi dans ce cadre. Il y a des élections, une activité politique qu'on ne peut négliger. Si des vocations s'affirment en ce sens, il faudra les encourager car l'engagement politique est un beau moyen d'aider à prendre soin des hommes et de se mettre service de leur humanité. Le Courant n'a donc pas pour objet d'être un parti politique. Son objectif est d'irriguer la société civile. Mais il devrait pouvoir inspirer ceux et celles qui s'investissent dans leurs engagements politiques propres...

Enfin, qu'attendez-vous de ceux qui rejoindront le Courant pour une Écologie Humaine ?

Que chacun apporte sa contribution, selon son expérience et son poids d'humanité. Le courant n'a pas d'autre ambition que celle-ci : permettre d'écrire ensemble l'histoire d'une société où l'on considère avec respect la nature de l'homme. Pas une idée abstraite, mais la réalité de la nature humaine telle qu'elle se vit dans la différence entre les sexes, la compassion pour les plus vulnérables, le respect de la différence, le bonheur de toute naissance, la solidarité entre les générations, la reconnaissance de la faiblesse, de la vieillesse et de la finitude, le goût du travail bien fait, la force de la parole donnée, l'écoute des désirs et le respect de la pudeur, la fierté du combat juste, le sens du bien commun, la participation responsable à la société, la joie d'être de ce monde, la dignité de toute vie, bref toutes choses que nous aimerions vivre librement. Si des milliers de gens poursuivent ce

qui a commencé en 2012, ce mouvement fera souffler un nouvel esprit. Et d'autres les rejoindront parce que cette société, ils veulent eux aussi qu'elle soit la leur. On prendrait enfin au sérieux que nous sommes libres, que nous avons notre parole à donner et notre place à tenir. A présent que nous sommes réveillés, il nous faut agir en éveilleurs.

Retrouvez l'ensemble de nos ouvrages sur
www.editionsquasar.com